

Première partie : CONSIDERATIONS GÉNÉRALES

0. Quelques hypothèses de travail

Comment se manifestent les valeurs, sur quelles propriétés du langage s'appuient-elles pour apparaître dans le discours?

Imaginons une situation quotidienne dans laquelle un enfant, contrevenant à une interdiction officielle, joue sur la pelouse d'un parc public. Supposons que la mère, qui souhaite qu'il grandisse dans le respect de la loi et qu'il apprenne à aimer la nature, le lui reproche. Comment verbalisera-t-elle cette situation? Une façon possible consisterait à dire ce qui suit:

Il y a une loi qui interdit de jouer sur la pelouse. De plus, la nature a droit au même respect qu'une personne. Or, je désire que tu grandisses dans le respect de la loi et que tu apprennes à aimer la nature. Donc tu te comportes mal en jouant sur la pelouse.

Une intervention discursive de ce genre ne peut paraître que non pertinente, incongrue, superfétatoire jusqu'au ridicule, rhétoriquement inadéquate, etc. Elle dit tout, et par conséquent donne l'impression de dire trop. La situation est tout autre si la mère, avec le ton et l'expression adéquats, s'adresse à son enfant avec un énoncé du type

C'est du joli, ce que tu fais!

On a alors l'impression d'une situation beaucoup plus naturelle, et de propos beaucoup plus conformes à leur but. L'économie est absolue: aucune des motivations, des valeurs qui induisent la mère à faire un reproche à son enfant, n'est verbalisée dans l'énoncé; d'un autre côté, par un rapide travail interprétatif, l'enfant peut les reconstruire toutes, ou quasiment toutes -c'est une question de temps de socialisation!

Cette situation discursive banale nous permet toutefois de faire quelques observations qui nous ramènent à la question que nous avons posée au début. Nous avons ici un énoncé ("*C'est du joli, ce que tu fais!*"); un locuteur qui le produit avec l'intention précise de communiquer quelque chose d'autre que sa simple signification linguistique; un interlocuteur qui doit à la fois décoder la signification linguistique de l'énoncé, et interpréter ce que, au moyen de cet énoncé, on veut lui faire comprendre. A l'arrière-plan, il y a des valeurs (respect des lois, respect de la nature, etc.) qui constituent la toile de fond sur laquelle se tisse le dialogue, le fondement même de l'échange dialogique.

On remarque immédiatement que rien dans la nature logico-grammaticale de l'énoncé ne renvoie aux valeurs en question. Pourtant, sans lui, ces valeurs ne peuvent pas être évoquées. Par rapport à cet énoncé, elles constituent d'un côté ce que le locuteur donne à entendre, de l'autre ce que l'interlocuteur doit reconstruire. "*C'est du joli, ce que tu fais!*" est en d'autres termes un énoncé typiquement ambigu¹⁾. Il possède une signification linguistique propre, mais fonctionne surtout comme indice de sens non-exprimés, et qui pourtant sont à la base de sa production.

Or, une hypothèse que nous posons dans ce travail est que les valeurs constituent souvent cette zone de sens implicite, et que la trace de leur présence dans le discours doit être cherchée moins dans la signification linguistique que dans le processus de l'énonciation même.

1) Pour cette notion, cf. P. Le Goffic, "Qu'est-ce qu'un énoncé ambigu?", *Modèles linguistiques*, T. II, fasc. I, 1980, 107-125. Cf. aussi T. De Mauro, *Minisemantica*, Bari, 1982, Laterza, qui parle de "vaghezza" et de "attività allusiva" des signes linguistiques (pp. 98-100), et qui dénonce "un certo margine di confusione nella letteratura anche specialistica, tra 'polisemia', 'ambiguità', 'indeterminatezza' (o 'vaghezza')" (p. 98, note 9). Précisément, le caractère "vago", indéterminé du signe constitue la pré-condition pour qu'un énoncé puisse fonctionner, dans une situation d'interlocution, de façon ambiguë.

De plus, le but principal de ce travail est de traiter la question des valeurs dans le discours dans le cadre de la logique naturelle. Il en découle une seconde hypothèse, qui est liée à la première. Cependant avant de l'énoncer, il n'est peut-être pas inutile de rappeler la notion fondamentale de la logique naturelle, c'est-à-dire celle de schématisation.

Trois ordres de choses sont nécessaires pour qu'on puisse parler de schématisation:

(1) La présence d'un SUJET, conçu comme quelqu'un qui opère;

(2) Une MEMOIRE²⁾, c'est-à-dire un ensemble de connaissances, croyances, opinions, expériences, valeurs, etc., qui sont propres à une communauté humaine déterminée et plus ou moins partagées par ses sujets (avec des variations qui peuvent être parfois considérables), bref ce que nous appelons un préconstruit culturel;

(3) Un ensemble d'OPERATIONS, grâce auxquelles les sujets, quand ils entreprennent de penser, et d'exprimer ces pensées en langue naturelle, puisent dans le préconstruit pour en activer certaines notions, pour opérer sur ces notions, les transformer, les relier entre elles, en un mot, se livrer à toutes sortes d'activités manipulatoires.

Or, notre hypothèse est que les valeurs, indissociables du préconstruit culturel, composant important de ce préconstruit, déterminent fondamentalement l'image que toute schématisa-

2) Pour le propos de notre article, il nous suffit de la caractériser comme nous le faisons dans le texte, mais il faut dire que plusieurs ont distingué entre différents types de mémoire. Par exemple, L. Dugas qui parle de "mémoire brute" et "mémoire organisée" (voir A. Lalande, Vocabulaire technique et critique de la Philosophie. Paris, 1951, 6^e éd., PUF, sub voce) et, plus récemment, D. Sperber, "Rudiments de rhétorique cognitive", Poétique, 1975, 23, 389-415, pp. 393, 404, qui parle de "mémoire active" et "mémoire passive". C'est l'activité de sélection et de finalisation de la pensée, absente dans la première et présente dans la seconde, qui fonde la distinction. D'ailleurs, c'est une distinction de ce type qui justifie l'affirmation de Perelman, selon lequel "alors que la mé-

tion produit, jusqu'à influencer le processus même de construction des classes-objets.

Pour essayer de vérifier ces hypothèses, c'est précisément des concepts de représentations du locuteur, d'image produite par la schématisation et de préconstruit culturel³⁾ que nous allons traiter dans les paragraphes qui suivent.

1. Les représentations du locuteur

Comme le dit Aristote, "la persuasion est produite par la disposition des auditeurs quand le discours les amène à éprouver une passion"⁴⁾. Or, les représentations sont les connaissances que le locuteur a de ce qu'Aristote appelle "la disposition des auditeurs".

Elles comportent un ensemble de connaissances et d'informations sur les opinions des "auditeurs", sur leurs dispositions à agir, sur la situation d'interlocution, etc., mais aussi l'idée que le locuteur se fait de lui-même et de ses propres dispositions à agir.

Dans le passage cité, Aristote se borne à considérer les passions qu'un auditoire peut être amené à éprouver; il est toutefois difficile de concevoir un locuteur A sans passions,

suite de la note 2, p. 3: moire suffit pour retenir une démonstration, l'argumentation doit être vécue à nouveau" (Ch. Perelman, Le champ de l'argumentation, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1970, 33-34).

3) Pour ces concepts dans la logique naturelle, voir M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville: Essai de logique naturelle. Berne, P. Lang, 1983, I partie, pp. 70 sqq. et II partie, pp. 127 sqq. J.-B. Grize, "Logique du discours et institutions sociales", Revue Européenne des Sciences Sociales, T. XVII, 1979, no 45, 91-101, et Id., "Schématisation, représentation et images", in Stratégies discursives. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1978, 45-52, tous les deux repris in Id., De la logique à l'argumentation. Genève, Droz, 1982, 207-219, et 197-206.

4) Réth., I, 2, 1156a 14-16. Paris, "Les Belles Lettres".

et sans connaissance et maîtrise de celles-ci: son intervention discursive n'aurait alors aucun but, et la cohérence de son discours en souffrirait. Ainsi, ce que nous avons nommé ici 'idée que le locuteur se fait de lui-même et de ses propres dispositions à agir', consiste en un principe d'organisation des représentations du locuteur même, et constitue une pré-condition de la cohérence de son discours.

Cette activité épistémologique est ce qui différencie le locuteur A de ses "auditeurs", de B. Le premier parle à froid, en ordonnant ses passions autour de la finalité à atteindre. Chez le second, seule une émotion, une passion effectivement éprouvée peut produire la persuasion, c'est-à-dire le passage de l'hétérogénéité des connaissances et des dispositions à agir, à l'homogénéité d'une même connaissance partagée et d'une même disposition à agir.

De sorte qu'on peut observer comment, dans une situation d'interlocution, il y a toujours entre A et B, du moins au début, une asymétrie qui joue en faveur de A. C'est à partir de là que A peut activer des stratégies discursives qui visent à dire et ne pas dire ce qui est plus utile à produire la persuasion⁵⁾. D'ailleurs ce jeu ne suppose pas toujours la mauvaise foi de A. Bien au contraire, il fait presque toujours partie institutionnellement de la situation d'interlocution. En d'autres termes, le rapport entre implicite et explicite est déterminé par le consentement accordé par l'interlocuteur même. C'est précisément ce consensus qui institutionnalise la situation d'interlocution, et qui rend moralement neutre le jeu d'implicite et d'explicite de A.

En outre, cette configuration de dit et de non-dit est commune tantôt au préconstruit culturel de A, tantôt à celui

5) Pour une exemplification de ce point, voir H.U. Gumbrecht, "Cos'è 'sollecitazione del consenso con mezzi retorici'", in *Attualità della Retorica*, Atti del I Convegno Italo-tedesco, Bressanone 1973, Padova, 1975, Liviana, 65-88.

de B. Ce que A peut légitimement ne pas dire, B peut légitimement s'attendre à ne pas se l'entendre dire. Certes, il arrive toujours un moment où B refuse le discours de A: il ne tolère plus que certaines choses ne soient pas dites, ou au contraire, qu'elles soient dites. C'est à ce moment qu'on peut affirmer que les préconstruits culturels des protagonistes ne se recouvrent plus, et que l'asymétrie originaire entre A et B a été rééquilibrée. Mais ce moment dure peu, car immédiatement une autre situation d'interlocution se recompose, avec les mêmes caractères formels que la précédente. L'expérience nous montre ceci: que tout ne peut pas toujours être dit.

2. L'image de la schématisation

Venons-en maintenant à l'image de la schématisation. A la différence des représentations, qui sont conditions de production de la schématisation, l'image est un produit de la schématisation⁶⁾. De plus elle fonctionne comme un indice, qui permet de remonter aux représentations⁷⁾. Enfin, sa nature relève davantage de la forme que du contenu.

Considérons l'énoncé

La bière est une boisson populaire. Je l'aime bien.

L'image qu'il propose sera assez différente selon que, par exemple, le locuteur A qui le produit et l'interlocuteur B auquel il est destiné partagent ou non le même préconstruit culturel. Dans le premier cas, l'enjeu est une question de fait, à savoir si la bière est effectivement ou non une boisson populaire. On peut dire qu'ici l'image de la schématisation est entièrement déterminée par le jeu d'"effacement/présence"⁸⁾ du sujet dans son

6) M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville, op.cit., I partie, p. 71.

7) J.-B. Grize, De la logique à l'argumentation, p. 202.

8) M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville, op.cit., II partie, pp. 123 sqq.

énoncé, ou, en d'autres termes, par le rôle qu'il assume dans le processus d'énonciation.

En revanche dans le cas où les protagonistes de la situation d'interlocution ne partagent pas le même préconstruit culturel, l'image s'enrichira d'un sous-entendu du type

Ce qui est populaire est bon;

se pose alors pour A la question de justifier ce sous-entendu, et pour B de l'accepter ou de le refuser. Par ailleurs, l'acceptation ou le refus de B sera fonction des représentations de A, c'est-à-dire de sa connaissance plus ou moins exacte des "dispositions" de B. Lié à cette connaissance est le cas où l'énoncé même dénonce les choix de A, comme dans l'exemple suivant:

C'est un intellectuel, et pourtant il travaille.

On pourrait dire ici que, d'une certaine façon, A parle avec la certitude d'être entendu. Il fonde la production de son énoncé sur le fait que B partage le même sous-entendu, c'est-à-dire

Généralement, les intellectuels sont des fumeurs,

et l'image qui en résulte peut être dite surexposée. En d'autres termes l'énoncé explicite ici un accord préalable entre A et B, verbalise un sourire commun sur le monde.

Il est sans doute possible de prévoir d'autres combinaisons entre un énoncé et les protagonistes d'une situation d'interlocution, mais ce qui nous semble important est de souligner combien l'image est un concept relationnel, qui résulte du rapport entre la signification linguistique de l'énoncé, la position du locuteur vis-à-vis de cette signification linguistique, et la représentation que le locuteur se fait de celui à qui il parle. Chacun de ces trois facteurs contribue à déterminer l'image, et conditionne jusqu'à la réussite de l'intervention discursive.

En soi, le sous-entendu s'identifie avec un modèle culturel, une valeur qui ressortit du préconstruit culturel du locuteur. Il joue le rôle de prémisse implicite sur laquelle re-

pose l'assertion, de sorte qu'il semble avoir une importance non négligeable dans la texture de raisonnements de complexité variable. Comme nous l'avons vu, une des opérations de l'interlocuteur B paraît consister ainsi dans la reconnaissance de cette prémisses implicite, à savoir dans la reconstruction d'une chaîne déductive dont seul le résultat est donné. Par exemple, dans le texte qui suit, c'est bien une opération de reconstruction de ce type que Piaget fait, face à Chomsky:

"Je crois comprendre pourquoi Chomsky a recouru [à l'hypothèse de l'innéité du noyau fixe]: c'est parce que c'est une opinion très courante que de supposer qu'un comportement est plus stable s'il est héréditaire et non pas simplement un produit d'autorégulation. Autrement dit, le noyau fixe de Chomsky paraît plus fixe, plus important, donc de valeur supérieure, s'il était fixe parce que héréditaire".

(M. Piattelli-Palmarini (éd.): Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky. Paris, Ed. du Seuil, 1979, p. 95).

La fonction que l'image a dans le discours est donc double. D'un côté elle nous apparaît comme le lieu de l'inscription dans le discours de modèles culturels, valeurs, etc., sous-jacents à chaque situation discursive, que le locuteur active dans la production de chaque schématisation particulière. De l'autre, elle est aussi ce qui induit l'interlocuteur à accepter, ou à refuser, les discours produits. Enfin elle constitue, par excellence, le moment "passionnel" au sens aristotélicien du terme, de la situation d'interlocution, le moment où la persuasion -c'est-à-dire une nouvelle connaissance sur le monde, ou une nouvelle disposition à l'action- est produite. On voit ici combien, dans la situation d'interlocution, les facteurs cognitif et émotionnel sont étroitement liés. Ce phénomène est d'ailleurs déjà explicité chez Aristote lorsqu'il écrit que "l'on ne rend pas les jugements de la même façon selon que l'on ressent peine ou plaisir, amitié ou haine"⁹⁾. Autrement dit, les structures cognitives ne sont ni

9) Réth., loc. cit.

anéanties ni modifiées par les structures émotionnelles; elles servent de supports à des contenus hétérogènes et indicibles, avant d'être recomposées dans une forme, c'est-à-dire l'image de la schématisation.

3. Le préconstruit culturel

Une classification possible des valeurs est celle opérée par la linguistique, qui distingue entre éléments valorisés et éléments non valorisés du système de la langue, aux niveaux morphologique, lexical, syntaxique ou sémantique. Dans cette optique, les linguistes adoptent des méthodes qui leur permettent de déterminer le signifié central d'un élément linguistique, généralement identifié au contenu cognitif, et le ou les signifié(s) dérivé(s), qualifié(s) tantôt d'émotif, d'affectif, d'évaluatif, etc. Cette façon de procéder, à première vue assez simple et économique, présente de fait de notables inconvénients.

D'abord, la frontière entre éléments valorisés et éléments non valorisés du système linguistique est souvent difficile à tracer de façon nette et univoque. En second lieu, cette manière de procéder conduit à affirmer que la valeur est susceptible de se manifester à tous les niveaux du système de la langue, du lexique aux traits suprasegmentaux. Or cela est évident, mais n'a que peu de valeur heuristique. Enfin, considérer la langue comme un système déjà marqué par la valeur, revient à exclure du champ de l'observation le processus de l'énonciation dans lequel la valeur est produite. C'est à ce niveau pourtant qu'il conviendrait de fixer notre attention.

Plutôt que de concevoir la valeur comme quelque chose qui s'ajoute à un objet de discours déjà construit, il nous paraît plus opportun de le considérer comme un facteur qui intervient dans sa construction même. Mais avant de chercher à nous situer à ce niveau d'observation, il convient d'abord de mieux sai-

sir la nature et le fonctionnement du préconstruit culturel.

A première vue, le préconstruit culturel nous apparaît comme un ensemble de connaissances, croyances, opinions, expériences, propres à un sujet. Cependant, il n'est pas le grenier de la pensée, un dépôt d'objets déjà constitués que la schématisation se bornerait à mettre en correspondance avec des éléments du système linguistique. Il nous semble plus adéquat de le considérer comme un ensemble de points où convergent des faisceaux de relations de différents types. Le point de convergence d'un faisceau de relations constitue alors ce qu'on peut appeler une 'notion primitive'. Le faisceau de relations dont résulte une notion primitive n'est pas calculable à priori. Il est fonction de l'activité discursive, dans une situation d'interlocution effective.

Conçues ainsi, les notions primitives ne sont pas des monades. Dans l'activité discursive effective, des relations peuvent se déplacer d'un point à un autre du préconstruit culturel. Une notion primitive n'a d'existence que virtuelle aussi longtemps que l'activité discursive n'a pas ancré en elle un de ses objets.

Les notions primitives, ainsi que les relations dont elles résultent -qu'on pourrait appeler par analogie 'relations primitives'-, sont de nature culturelle. Or, le terme même de 'culturel' indique une stratification et une organisation des éléments auxquels il réfère. Cela a une conséquence immédiate: la convergence d'un faisceau de relations primitives vers un point qui constitue une notion primitive, et le passage d'une relation primitive d'un point à un autre, ne sont jamais le fait du hasard, mais sont culturellement déterminés.

Enfin, étant donné une situation d'interlocution effective, on conçoit ici combien le sujet qui produit une schématisation, s'il apparaît extrêmement libre dans l'activation du préconstruit culturel, est en revanche fortement déterminé par les

potentialités mêmes de son préconstruit culturel.

Tentons d'exemplifier ces observations sur un texte d'E. Zola.

"D'abord la presse.

Nous avons vu la basse presse en rut, battant monnaie avec les curiosités malsaines, détraquant la foule pour vendre son papier noirci, qui cesse de trouver des acheteurs, dès que la nation est calme, saine et forte. Ce sont surtout les aboyeurs du soir, les feuilles de tolérance qui raccrochent les passants avec leurs titres en gros caractères, prometteurs de débauches".

(E. Zola, "Procès-verbal", Le Figaro, 5 déc. 1897, in Id., L'Affaire Dreyfus, la vérité en marche. Paris, Flammarion, 1969, p. 84).

Comme il a été remarqué pour l'opération α , "Zola consacre la première phrase à marquer cette opération"¹⁰). Ensuite, par γ et θ , la classe-objet "la presse" s'enrichit d'ingrédients et de spécification marqués linguistiquement de façon assez différente, comme "la basse presse en rut", "les aboyeurs du soir", "les feuilles de tolérance", "battant monnaie...", "détraquant la foule..."¹¹).

Or, notre but n'étant pas de faire l'histoire de l'affaire Dreyfus, rien ne nous empêche de faire l'hypothèse que, après l'ouverture de la classe-objet "la presse", le texte continue par exemple ainsi:

10) J.-B. Grize, "Quelques opérations de la logique naturelle" in Linguaggi e Formalizzazioni, Atti del Convegno Internazionale di Studi, Catania, 17-19 settembre 1976, publiés par les soins de Daniele Gambarara, Franco Lo Piparo e Giulianella Ruggiero, Roma, 1979, Bulzoni, 191-211, repris in Id., De la logique de l'argumentation, 221-240, p 226.

Pour l'analyse de ce texte de Zola, voir aussi du même auteur "L'argumentation: explication ou séduction", in L'argumentation. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981, 29-40.

11) Rappelons que α , γ (et sa quasi-inverse $\bar{\gamma}$) et θ font partie de l'ensemble des opérations logico-discursives élémentaires mentionnées tout au début. En particulier, α ouvre une classe-objet, γ et θ permettent de décrire différents modes d'expansion (voire de transformation) du sens de la classe-objet ancrée, au fur et à mesure que le texte la thématise. Pour plus de détails, voir M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville: Essai de logique naturelle, 2e partie.

Le journal moderne doit son existence aux facteurs suivants: invention de la rotative, utilisation de la publicité, accélération de la distribution, accélération de l'information.

Ainsi se crée la presse moderne, dont le bas prix et la présentation font un instrument populaire et une puissance d'opinion formidable.

(Exemple construit à partir de J.-M. Domenach, La propagande politique. Paris PUF, 1979, pp. 12-13).

De même ici la première phrase est consacrée à marquer une opération, l'opération γ . "Invention de la rotative", "utilisation de la publicité", etc. sont un agrégat d'ingrédients de "le journal moderne" qui à son tour est un ingrédient (un sous-ensemble) de la "presse". Ensuite, par θ , "la presse" s'enrichit de spécifications comme: être un instrument populaire, être une puissance d'opinion formidable.

L'analyse pourrait bien sûr être raffinée, mais ce n'est pas notre but ici. En opérant une simple commutation, nous arrivons à observer un processus formel identique de construction de la classe-objet "la presse", qui dans des textes différents, produit des effets de sens totalement différents. Or, les opérations logico-discursives élémentaires γ et θ ne rendent pas compte de cette différence, au contraire de la rhétorique classique qui reconnaîtrait immédiatement dans le texte de Zola les métaphores avec lesquelles il est construit et qui sont totalement absentes dans le second. Faut-il en conclure pour autant que la théorie de la logique naturelle est moins explicative que la rhétorique classique? La difficulté, il est vrai, pourrait être résolue en faisant "l'histoire" des deux textes, mais cela reviendrait à quitter le terrain formel-opératoire qui est le nôtre.

En réalité, ce qui rend si différent les deux textes proposés, c'est l'image qu'ils proposent d'eux-mêmes. Dans le texte que nous avons construit, l'image est à son degré zéro, coïncide avec la signification linguistique du texte et renvoie

à un monde de vérités acquises. Dans le texte de Zola, en revanche, l'image proposée est enrichie d'un sous-entendu, à savoir l'idée d'un certain type de femme, la prostituée, ou, plus généralement, la femme de plaisir. Zola la propose à ses lecteurs en se les représentant comme la partageant -ce qui est l'enjeu de toute schématisation. L'acceptation ou le refus de cette image détermine l'acceptation ou le refus d'une certaine construction de la classe-objet "la presse". Dans le même temps, dans l'activité de construction du texte, ce sous-entendu culturellement déterminé est à l'origine d'une dynamique d'expansion de faisceaux des relations d'un point du préconstruit culturel qui reste implicite, reconstructible seulement à posteriori, vers celui que le discours actualise en y ancrant la classe-objet "la presse".

Il convient de noter que Zola dit "la basse presse en rut", et non pas "la basse presse est comme une femme en rut". Cela signifie que la particularité de cette construction par rapport à l'analogie, consiste proprement dans l'absence d'une propriété globale implicite¹²⁾. Ce qui demeure implicite en revanche, c'est un des points du préconstruit culturel qui intervient dans la construction de la classe-objet.

Le discours apparaît ici comme une sténographie de processus cognitifs et pragmatiques qui s'imbriquent de façon complexe, et notre but, dans cet article, n'est pas d'en faire une carte détaillée.

Plus modestement nous avons voulu montrer, en analysant l'image que toute schématisation produit, comment et dans quelle proportion la valeur influence la production du discours.

12) Pour cette notion et pour une analyse des procédures discursives de l'analogie et de l'exemple, voir M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville, Essai de logique naturelle, IIIe partie.

Il nous semble pouvoir dire qu'elle agit à trois niveaux: (1) comme facteur de dynamisation du préconstruit culturel; (2) comme élément de construction d'un objet de discours; (3) comme condition indispensable à l'instauration d'une situation d'interlocution.

Loin d'être quelque chose qu'on ajoute à des objets déjà constitués, la valeur semble être l'échaffaudage qui régit le discours à tous les niveaux de sa construction.

Deuxième partie : ESSAI DE TYPOLOGIE

0. Introduction

Etudier les valeurs suppose qu'on se donne des moyens heuristiques de les décrire, et dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, l'analyse ne saurait se passer d'un outil, même rudimentaire. Aussi allons-nous exposer maintenant les grands traits d'une typologie des valeurs, que nous tenterons de faire fonctionner sur un texte dans la troisième partie de cet article. Cette typologie appelle plusieurs remarques.

En premier lieu, sa forme ne se présentera pas comme une combinatoire. Cela signifie qu'il ne s'agit pas à strictement parler d'une classification mais, plus modestement, d'une organisation logique des paramètres que nous avons estimés les plus importants. Le mode de représentation utilisé ici est emprunté à M.A.K. Halliday¹³⁾: il s'agit des réseaux sémantiques, dont nous présenterons les principes au fur et à mesure de l'exposé.

En second lieu, nous avons mis l'accent sur les manifestations discursives des valeurs, et en particulier sur les

13) Voir par exemple Explorations in the Functions of Language, London, E. Arnold, 1973, p. 47.

différentes fonctions, qu'elles se voient attribuer dans le discours. Car si leur dimension morphosyntaxique est relativement bien connue -C. Kerbrat-Orecchioni a montré que l'occurrence de la valeur est étroitement liée à celle de la subjectivité, et qu'elle se produit à presque tous les rangs de l'analyse linguistique¹⁴⁾- les fonctions que leur assigne la pensée discursive et les conséquences qui en résultent sur le terrain de la pragmatique restent des domaines encore largement inexplorés.

En troisième lieu, force nous est de constater que dans ce domaine plus que dans tout autre on se heurte à des problèmes de reconnaissance. Quels sont les indices (morphologiques, sémantiques, syntaxiques, intonationnels, contextuels) qui permettent de repérer l'existence d'une valeur dans un énoncé? Et sur quels critères se fonder pour déterminer s'il s'agit de tel type de valeur plutôt que de tel autre? Mis à part quelques cas privilégiés (par exemple, présence de suffixes évaluatifs, comme -asse ou -ard), le recours au contexte au sens le plus large de contexte linguistique, situationnel et culturel s'avère presque toujours nécessaire. Et qui dit recours au contexte dit bien souvent recours à l'intuition.

Nous allons donc, avant de passer à la typologie proprement dite, tenter d'exposer plus précisément la façon dont nous concevons ici la notion même de valeurs.

1. Élément valorisant et élément valorisé

Nous partirons de l'hypothèse qu'une valeur est toujours constituée de deux éléments non nécessairement distincts morphologiquement; un élément valorisant et un élément valorisé. Ces deux entités s'articulent l'une par rapport à l'autre selon une relation d'un type particulier; il s'agit d'une relation de l'ordre de la prédication: l'élément valorisant prédique quelque chose de l'élément valorisé.

14) Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, L'énonciation de la subjectivité dans le langage. Paris, A. Colin, 1980.

D'un point de vue linguistique, cette approche conduit à se poser deux sortes de questions. Les premières se rapportent au statut linguistique, et plus particulièrement morphologique, des entités susceptibles d'être le siège de ces phénomènes, et à la manière dont les deux composants de la valeur sont morphologiquement manifestés. Les secondes concernent les niveaux d'analyse auxquels se produisent ces phénomènes.

Quant à la manifestation morphologique des valeurs, on peut constater la chose suivante: une valeur peut se manifester soit de façon continue, soit de façon discontinue. En d'autres termes, les deux composants que nous avons distingués plus haut sont ou bien confondus dans une même forme (sorte de syncrétisme) ou bien ventilés dans des formes différentes et autonomes. Cette façon de voir conduit à poser qu'une unité lexicale qui, dans un contexte donné, véhicule manifestement une valeur (donc qui constitue en elle-même une valeur, au sens de l'hypothèse posée plus haut), comporte elle-même une prédication ou, si on préfère, que son contenu peut être décrit au moyen d'une prédication. Deux cas sont alors possibles. Ou bien l'élément valorisant est morphologiquement repérable, mais n'a pas d'autonomie lexicale (c'est le cas des affixes, et plus particulièrement, en français, de certains suffixes); ou bien il n'a aucune espèce d'existence morphologique, et est comme fondu dans l'élément qu'il valorise. Dans les discours quotidiens, beaucoup de mots véhiculent ainsi toutes sortes de valeurs, qui peuvent résulter de phénomènes très complexes, comme des "effets de contexte", ou de normes socialement et culturellement réglées. Ce sont bien sûr les plus difficiles à repérer. Les valeurs fonctionnent d'autant mieux qu'elles demeurent inconscientes.

Tout ceci peut bien sûr être observé à plusieurs niveaux, dans la mesure où les relations de l'ordre de la prédication ne représentent qu'un cas particulier de toute une famille de relations, que Hjelmslev a qualifiées de relations de présupposition unilatérale (la présence d'une grandeur est la condition de la présence d'une autre grandeur, l'in-

verse n'étant pas vrai)¹⁵⁾. L'articulation de la valeur en élément valorisant et élément valorisé est de celles-là. Imaginons en effet le cas d'un adverbe qui modifie, ou module, la relation entre un objet et un prédicat: que cet adverbe soit porteur de valeur, et c'est l'ensemble de la proposition qui s'en trouve affecté. C'est alors l'adverbe (ou tout autre syntagme modalisateur) qui fonctionne comme élément valorisant, et la proposition elle-même qui constitue l'élément valorisé. Mais il y a plus. Un modalisateur peut en effet modifier une proposition en agissant sur la relation objet-prédicat, mais il peut également agir sur la relation que l'énonciateur de la proposition entretient avec la proposition qu'il énonce, et instituer ainsi une distance. Dans le premier cas, il est dit de re, dans le second de dicto. Et lorsque le modalisateur qui porte la valeur est de dicto, c'est l'énonciation de la proposition, autrement dit sa prise en charge par un sujet énonciateur, qui est affectée, et qui constitue l'élément valorisé du processus. Ainsi en est-il dans l'exemple 2), par opposition avec 1):

- 1) *Je comprends maintenant pourquoi il n'est pas venu;
j'avais pensé qu'il avait stupidement manqué son train.*
- 2) *Je comprends maintenant pourquoi il n'est pas venu;
j'avais stupidement pensé qu'il avait manqué son train.*

Il apparaît donc que la valeur, dont le mode d'existence est toujours lié à d'autres unités, est susceptible de s'étendre des niveaux les plus étroits aux niveaux les plus larges. Dans la typologie qui suit, nous avons en partie simplifié le problème en ne considérant que deux cas: celui où la valeur intervient au niveau d'un modalisateur, et celui où elle intervient sur un objet linguistique d'une autre nature. Dans la première éventualité -celle donc où un modalisateur fonctionne comme élément valorisant-, nous distinguons les deux possibilités indiquées plus

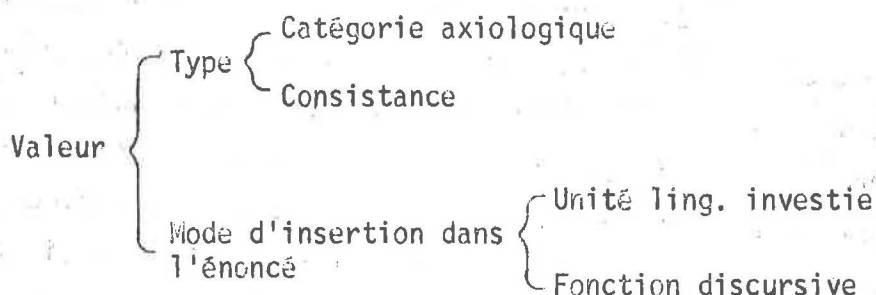
15) Louis HJELMSLEV: Le langage. Paris, Minuit, 1966, p. 132.

haut (de re/de dicto). Quant à la seconde, nous la laissons provisoirement inanalysée. C'est dans le contraste de re / de dicto que les effets argumentatifs des valeurs sont de loin les plus importants.

2. Types de valeurs et modes d'insertion dans l'énoncé

Dans cette optique, toute valeur nous paraît devoir être qualifiée de deux points de vue. En premier lieu, elle appartient en elle-même à un certain type en ce sens qu'elle se situe, en tant que valeur, sur un axe plutôt que sur un autre (nous parlerons de catégorie axiologique), et que l'élément valorisant entretient avec l'élément valorisé un certain type de rapport qualifiable en termes de cohésion plus ou moins forte (nous parlerons alors de consistance). Nous reviendrons plus loin sur cette notion. En second lieu, une valeur est caractérisée par son mode d'insertion dans l'énoncé. À ce titre, il s'agira de se demander quelle sorte d'unité linguistique elle investit, et quelle fonction elle accomplit dans le discours.

Traduit dans la notation de Halliday, ceci donne le réseau suivant:¹⁶⁾



Nous allons maintenant reprendre chacun des points et construire notre typologie.

16) L'accolade indique ici un et logique.

3. Type: catégorie axiologique et consistance

Les différentes catégories axiologiques par rapport auxquelles peuvent se situer les valeurs sont certainement assez nombreuses, mais nous n'en retiendrons que quatre, sans bien sûr prétendre nullement à l'exhaustivité. Les autres nous paraissent soit d'une importance mineure, soit résulter de la composition de deux ou trois de celles que nous avons retenues. Il s'agit des catégories de l'aléthique (vrai-faux), de l'esthétique (beau-laid), de l'éthique (bien-mal, juste-injuste) et du pratique (bon-pour-mauvais pour, utile-inutile).

Sur le plan des catégories, les valeurs se présentent toujours comme des couples d'opposés, avec un pôle positif et un pôle négatif. Entre ces deux pôles toutes les positions intermédiaires peuvent être théoriquement imaginées. Les échelles de valeur présentent ainsi un mode d'organisation qui est typiquement celui des sériations¹⁷⁾. Aussi constituent-elles toujours des systèmes de classification virtuels. Et de fait, les valeurs sont utilisées dans les discours pour comparer, opposer, hiérarchiser, et ces activités comportent toutes une dimension classificatoire, même si cette dimension est souvent masquée par les registres polémique et argumentatif. Dans les discours quotidiens, l'aspect cognitif est difficilement dissociable des finalités.

Quant à la notion de consistance¹⁸⁾, elle doit nous permettre de caractériser les valeurs du point de vue de la cohésion plus ou moins forte qui unit l'élément valorisant à l'élément valorisé. On peut dès lors imaginer différents degrés de consistance. Une valeur donnée aura une consistance maximale si

17) Jean PIAGET, Epistémologie des sciences de l'homme, Unesco, 1970 (Gallimard, coll. Idées), p. 328.

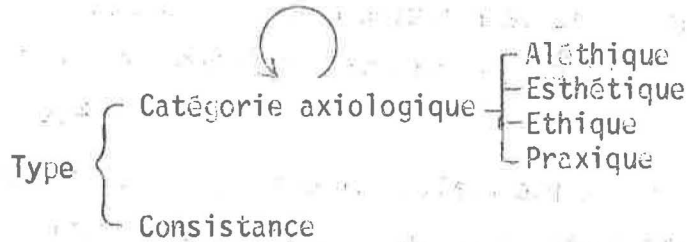
18) Cette notion est empruntée à E. Dupréel "Consistance et valeurs", Dialectica, vol. 11, 1957, no 43/44, 345-353.

son interprétation demeure immuable, quel que soit le discours dans lequel elle est insérée. Inversement son degré de consistance sera d'autant plus faible que son interprétation sera dépendante des fluctuations du contexte. De ce point de vue, il est manifeste que des mots comme "liberté", "patrie", et "simplicité" (cf. simplicité d'un problème, d'une théorie, d'un caractère psychologique, etc.) présentent, par rapport aux valeurs qui peuvent leur être affectées, des degrés de consistance très différents. On imagine en effet assez difficilement, du moins dans notre culturel, que le premier puisse être investi d'une valeur autre que positive. En revanche, les valeurs susceptibles d'affecter le second varient du tout au tout selon le lieu idéologique où se prend la parole, mais demeurent relativement stables à l'intérieur de ces lieux. Quant au troisième, son interprétation dépend entièrement du contexte dans lequel il apparaît, et non du groupe social ou de la position idéologique. Elle est donc soumise à toutes sortes de fluctuations, voire à des effets d'ambiguïté, et donc d'autant plus difficile à prévoir.

La consistance des valeurs nous paraît en outre jouer un rôle important dans le processus argumentatif. Beaucoup de discours, en effet, se donnent pour objectif d'agir sur les valeurs, de les transformer. Or, on ne modifie pas de la même façon, ni surtout avec la même facilité, une valeur à forte consistance et une valeur de consistance faible. Les moyens utilisés et les précautions qu'on y met ne sont pas les mêmes. Transformer une valeur de forte consistance exige plus de prudence et, de façon générale, un travail discursif bien plus considérable.

Ces considérations montrent que la notion de consistance, bien qu'heuristiquement utile, ne saurait pour l'instant être analysée de façon discrète. En tenter la quantification serait sinon impossible, du moins prématuré. Nous nous trouvons ici en présence d'un continuum et, pour cette raison, nous laisserons inanalysée cette branche de notre typologie.

En résumé, le type auquel appartient une valeur s'analyse d'une part du point de vue de la catégorie axiologique à laquelle elle appartient (aléthique, esthétique, éthique, praxique), et d'autre part du point de vue de son degré de consistance. Ce que nous notons ainsi:¹⁹⁾



4. Mode d'insertion dans l'énoncé: unité linguistique investie et fonction discursive

Nous partirons du principe que le mode d'insertion des valeurs dans l'énoncé relève de deux sortes de phénomènes au moins. Le premier concerne la nature de l'unité linguistique investie, et devrait permettre de repérer à quel niveau les choses se passent. Le second se rapporte au discours en situation, et plus particulièrement à la fonction (ou aux fonctions) discursives dont la valeur se trouve investie (évaluation, attribution à quelqu'un de croyances en certaines valeurs, etc.). A ce niveau du discours, les registres argumentatif et cognitif s'imbriquent étroitement, l'éclairage par des valeurs et le raisonnement proprement dit sont indissociables.

5. Unité linguistique investie: modalisateur vs non-modalisateur

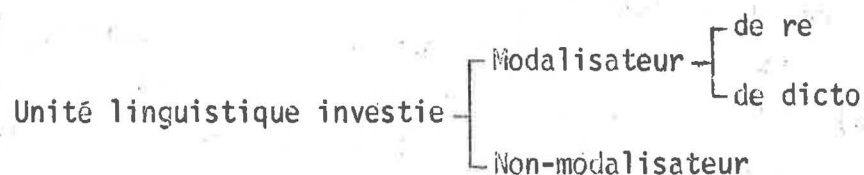
Nous avons vu plus haut (§ 1) que les valeurs pouvaient affecter des objets linguistiques de nature extrêmement

19) La barre indique donc un ou exclusif. Quant à la flèche arrondie, elle signifie qu'une valeur peut participer de plusieurs catégories simultanément, comme nous l'avons suggéré plus haut. Elle rend donc les disjonctions qui suivent non-exclusives.

diverse (noms, prédicats, modalités, propositions, etc.), et il est indéniable que l'effet et la portée d'une valeur varient considérablement selon l'objet qui est concerné. Nous avons également indiqué que nous ne considérons ici que deux cas: celui où la valeur affecte un modalisateur, et celui où elle affecte un objet d'une autre nature. On entendra par modalisateur tout type de syntagme qui module la relation entre l'objet et le prédicat, et non pas seulement ce que recouvre ordinairement le terme de modalité.

Or, on reconnaît habituellement deux sortes de statuts aux modalisateurs: l'un qu'on nomme de re, l'autre de dicto. Dans le premier cas, il l'est comme inscrit dans la nature des choses", et l'énonciateur "se contente de décrire ce qui est sans qu'il s'engage lui-même"²⁰⁾; dans le second, il y a au contraire une distance montrée entre l'énonciateur et la proposition qu'il énonce, et cette distance est à la mesure même du modalisateur.

Cette différence nous a paru importante en ce qui concerne les valeurs. Comme indiqué au § 1, nous ne pousserons pas plus avant l'analyse de cette branche du réseau, qui se présente dès lors ainsi:



6. Fonction discursive: évaluation, souscription et imputation

L'expression "fonction discursive" nous sert ici à désigner les différents emplois qu'il peut être fait d'une va-

20) J.-B. GRIZE, in M.-J. Borel, J.-B. Grize, D. Miéville, Essai de logique naturelle. Berne. Francfort/M, Peter Lang, 1983, p. 119.

leur dans le discours, les diverses fonctions que l'énonciateur assigne aux valeurs qu'il manipule. De fait ces fonctions sont extrêmement nombreuses, et une valeur peut être utilisée à des fins multiples et parfois difficiles à saisir. Les trois fonctions primitives que nous avons retenues, qui sont empruntées à N. Rescher²¹⁾, constituent donc plutôt des familles de fonctions, de sorte que chacune d'elles renvoie à une multitude d'emplois différents. Ceci provient en particulier du fait qu'elles peuvent être composées les unes avec les autres.

Ces trois fonctions sont évaluer, souscrire à une valeur et imputer à quelqu'un l'un ou l'autre de ces comportements, éventuellement celui-là même qui consiste à imputer à quelqu'un, etc.

Voyons ceci un peu plus en détail.

Évaluer, c'est fondamentalement attribuer une valeur (à un objet, une personne, une action, une croyance, un dire, etc.), c'est porter un jugement de valeur et, en ce sens, introduire une nouvelle dimension dans le discours. La difficulté réside ici dans le fait qu'un tel jugement n'est pas toujours aisé à décrire, ni même à percevoir. Ainsi, lorsque dans son Dictionnaire de la musique contemporaine Claude Rostand écrit à propos de Léonard Bernstein qu' *il a d'abord cultivé le genre sérieux dans le style néo-classique [...], puis a trouvé des succès universels dans le domaine plaisant et léger*²²⁾, il introduit sans aucun doute un jugement de valeur, mais sous le couvert d'une description qui se donne des allures d'objectivité. Et il suffit de parcourir son dictionnaire pour se rendre compte qu'un style qu'il qualifie de

21) Nicholas RESCHER, Introduction to Value Theory. Prentice Hall, Inc., Englewood Cliffs, N.J., 1969, pp. 7 sqq.

22) Paris, Larousse, 1970, p. 34.

"néo-classique" et ces domaines de "plaisant et léger" ne peuvent être à ses yeux que dépréciés. Cette valeur rejaillit sur l'ensemble de la description, et le terme même de "succès" ne peut dès lors être compris que dans le sens de "succès facile".

Il paraît difficile d'opérer une évaluation sans du même coup laisser entendre, ne serait-ce que de façon implicite, qu'on souscrit à certaines valeurs. Et dans le texte qui précède, C. Rostand nous fournit indéniablement quelques indices qui, ajoutés à d'autres, nous permettraient de reconstituer assez précisément sa position idéologique dans le champ musical, les choix que volontairement ou non, consciemment ou non, il a opérés, quel courant musical lui paraît être le plus respectable, avoir le plus d'avenir, etc. C'est ainsi que toute évaluation renvoie à un système de valeurs et de croyances, et inversement, souscrire à certaines valeurs, c'est laisser entendre que dans telle ou telle situation, face à tel objet, tel propos, telle action, on est disposé à porter tel jugement plutôt que tel autre. Cependant souscrire à une valeur ne relève pas nécessairement de l'implicite, et l'homme politique qui affirme qu'il croit en la justice sociale ou qu'il est convaincu du bien-fondé des choix de son parti ne fait en définition que dire sa croyance en certaines valeurs (souscription explicite).

On le voit, souscrire à une valeur revient de fait à proposer à son auditoire une image de soi-même et de son rapport au monde, et c'est bien ce que nous entendions dans la première partie lorsque nous avons émis l'hypothèse que l'image des interlocuteurs est le lieu privilégié du discours où vient s'inscrire la valeur.

Une troisième fonction - un troisième type d'emploi - consiste à attribuer à un tiers soit certaines évaluations, soit certaines souscriptions. Nous parlerons alors d'imputation. Il est intuitivement clair que cette utilisation de la valeur joue un rôle central dans les discours où prédomine le registre

argumentatif. Ainsi, si le même homme politique jette à son adversaire ...

3) *Vous considérez que cette justice est une mauvaise justice, mais l'avenir nous prouvera le contraire!*

...il lui impute une certaine évaluation, avec laquelle il s'affirme en désaccord. En revanche, s'il lui lance ...

4) *Chaque fois que vous parlez de chômage, vous ne prenez en compte que l'aspect économique du problème!*

...il lui impute de souscrire à certaines valeurs (par exemple, d'attribuer plus d'importance à la dimension économique du chômage qu'à ses conséquences humaines et sociales). La distinction est parfois délicate à établir. Mais le critère suivant peut être appliqué: toutes les fois qu'il est fait référence explicitement à des propos tenus explicitement par le tiers, il y a imputation d'une évaluation. Si au contraire il est fait référence à de l'implicite, il y a imputation d'une souscription. Il convient d'ajouter qu'il est tout aussi bien possible d'imputer à quelqu'un la croyance à certaines valeurs en s'appuyant sur son comportement, ses actions, etc.

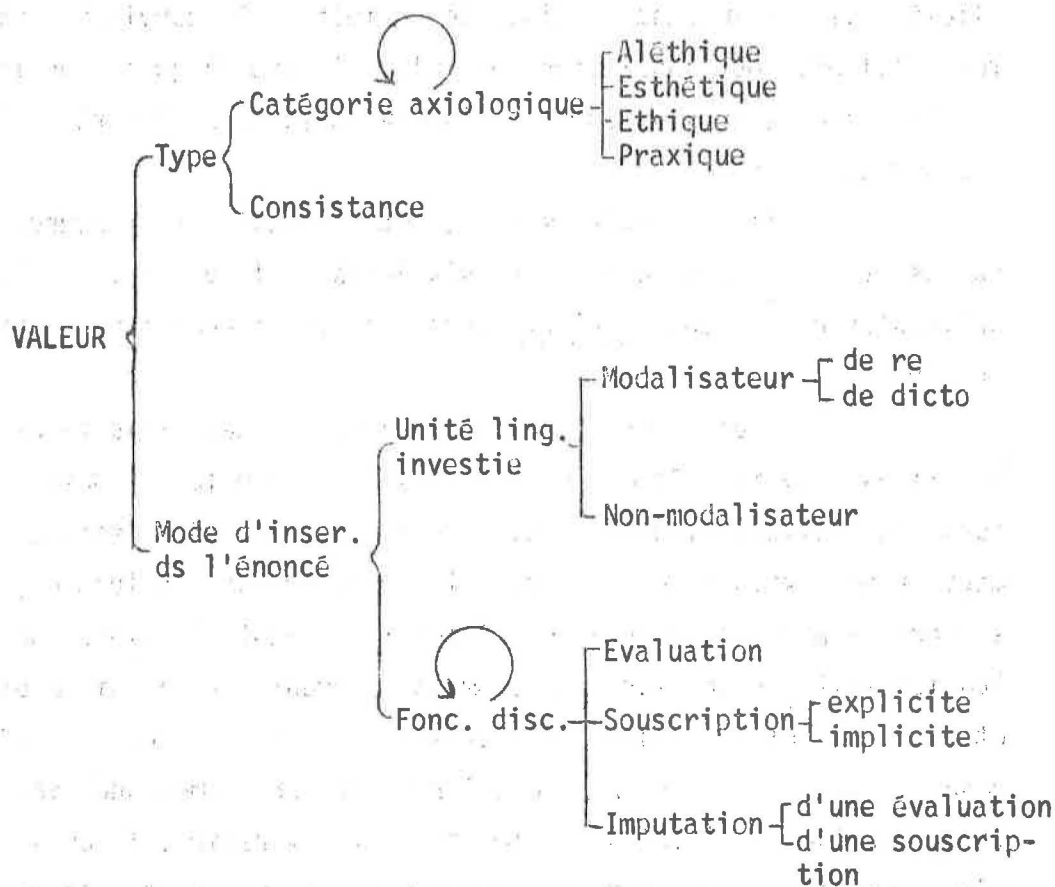
Il est intéressant de noter qu'évaluer et souscrire supposent toujours un engagement vis-à-vis de la valeur. Tandis qu'imputer n'implique a priori aucune espèce d'engagement particulier.

Nous avons suggéré plus haut que ces trois types de fonctions pouvaient être composés. Les deux exemples ci-dessus en sont une première illustration. Mais il est bien sûr possible d'imaginer une évaluation qui porte elle-même sur une évaluation, une souscription ou une imputation. Néanmoins, avant d'évaluer une évaluation faite par un tiers, on commence souvent par la lui imputer, et c'est ce qui se passe dans l'exemple 3), où l'énoncé *l'avenir nous prouvera le contraire!* peut être considéré comme une évaluation négative de l'évaluation imputée à l'adversaire. Il en va de même quand il s'agit d'évaluer une souscription. Quant à la troisième possibilité -évaluation d'une imputation-, elle manifeste très souvent une valeur de la catégorie de l'aléthique (type: vous avez tort de m'attribuer ces opinions).

De façon identique, il est possible de souscrire à une évaluation, à une souscription ou à une imputation.

En résumé, nous avons distingué trois grands types de fonctions discursives: les évaluations, les souscriptions et les imputations. Des souscriptions, nous distinguerons celles qui sont explicites et celles qui sont implicites; des imputations, celles qui consistent à imputer une évaluation, et celles qui consistent à imputer une souscription, explicite ou implicite. La combinatoire que nous avons exposée apparaît dans notre mode de représentation sous forme d'une boucle sur le noeud fonction discursive, comme nous l'avons fait pour les catégories axiologiques.

Le réseau complet est dès lors le suivant:



Troisième partie: RAISONNEMENT ET VALEURS. QUELQUES CONSIDERATIONS
SUR UN EXEMPLE

Impressionnisme.

Ce terme, emprunté à la peinture, a été appliqué à la musique depuis Debussy, donnant ainsi lieu à toute une cascade de malentendus. Dans cette conception impropre, il veut généralement désigner des musiques qui, plus ou moins influencées par Debussy, témoignent d'un certain flou dans l'écriture et l'orchestration. Cette impropriété provient du fait que le terme a ainsi été employé par des musicologues et critiques de l'époque debussyste ou immédiatement post-debussyste, pour qui les audaces du musicien de La Mer (ainsi que, dans certains cas, celles de Ravel) n'étaient que manifestations anarchiques et arbitraires par rapport aux canons d'école. Comme dans la peinture, le terme a donc d'abord été sensiblement péjoratif. Debussy ayant occasionnellement manifesté de l'admiration pour la peinture de Claude Monet (le contraire eût été bien surprenant), on en profita pour bâtir là-dessus toute la théorie imaginaire et trompeuse de l'impressionnisme debussyste. C'était complètement méconnaître l'essence profonde de l'art debussyste, qui est plutôt symboliste, mallarméen, et qui, si l'on veut absolument une correspondance picturale, est infiniment plus proche, par son organisation interne des Montagnes Sainte-Victoire de Cézanne.

L'impressionnisme musical n'existe donc pas en tant que catégorie technique, non plus qu'en tant que catégorie esthétique, et surtout pas dans des cas de ce genre. Tout au plus peut-on dire qu'il désigne, assez vaguement d'ailleurs, un style d'expression musicale représentatif ou figuratif à mi-chemin entre le descriptif du poème symphonique romantique et l'abstrait classique ou moderne. Dans ce cas, Debussy n'est pas non plus le premier représentant d'une sensibilité musicale de cet ordre: Janequin, Couperin, Rameau, le Berlioz de la Symphonie fantastique et quelques autres pourraient être dits "impressionnistes". Ce serait donc une des constantes de la musique française, de même que l'on peut déceler une constante "expressionniste" dans la musique allemande, cela déjà au niveau de Schütz et de J.-S. Bach, et pas seulement à partir de Schönberg et d'Alban Berg. A l'époque récente, on pourra aussi trouver des manifestations de caractère "impressionniste", jusque dans des musiques très avancées, particulièrement dans l'électro-acoustique (François Bayle, Pierre Henry), autant que chez Olivier Messiaen ou certains compositeurs de la tendance post-boulézienne

(J.P. Guézec). *Le mot reste donc vague, dangereux, et, répétons-le, générateur de grands malentendus.* (Claude Rostand, Dictionnaire de la musique contemporaine. Paris, Larousse, 1970).

Il convient dès l'abord de noter que ce texte présente la particularité d'être de nature métalinguistique. Il y est essentiellement question d'un terme. Sur le plan du discours, ce fait a plusieurs conséquences. Nous en relèverons quatre.

D'abord, tout discours métalinguistique suppose que certains mots sont utilisés "en mention" (vs "en usage"). Du point de vue des objets du discours, cette remarque est importante, tant il est vrai que l'objet *l'impressionnisme* ne saurait être confondu avec l'objet "impressionnisme".

Ensuite, l'utilisation d'un terme "en mention" suppose en soi presque toujours l'utilisation corrélatrice d'un méta-terme (ici: le mot "terme"), ou alors l'utilisation de guillemets, sous peine d'ambiguïté.

En outre, un terme utilisé "en mention" active un domaine prédicatif spécifique ("être utilisé pour", "être emprunté à", "être appliqué à", "désigner", "être impropre", etc.), comportant en particulier des prédicats de nature axiologique.

Enfin, il active un faisceau où entrent d'autres objets de nature métalinguistique, et parfois axiologique (cf. ici: "cette conception", "cette impropriété").

En tant que discours produit comme réponse à une entrée de dictionnaire, le texte attendu devrait s'articuler essentiellement par rapport à des énoncés descriptifs, définitionnels et exemplificatoires. De fait, il échappe partiellement à ces registres, et se construit principalement à partir d'un point de vue historique et critique.

A l'origine de tout ce développement se trouve un jugement d'opinion, jamais explicité comme tel, mais aisé-

ment reconstituable à partir de la première phrase.

Ce terme, emprunté à la peinture, a été appliqué à la musique depuis Debussy, donnant ainsi lieu à toute une cascade de malentendus.

La liaison causale établie entre le transfert terminologique et les malentendus (cf. "donnant ainsi lieu") suppose en effet une proposition implicite du type "on ne peut pas transférer un terme d'un domaine dans un autre sans modifier du même coup sa signification". Ce jugement renvoie lui-même à une certaine vision du langage, de l'évolution de son lexique, vision juste ou fautive, là n'est bien sûr pas la question. Ce qu'il importe de voir, c'est que la première marque de valeur qui apparaît dans ce texte ("toute une cascade de malentendus") est inférée explicitement à partir de deux propositions dont l'une, énoncée, consiste en un constat historique et dans cette mesure vérifiable, et l'autre, implicite, renvoie à un domaine de croyances, d'opinions, de jugements, etc. L'articulateur "ainsi" rend en quelque sorte nécessaire un contenu implicite qui n'aurait pu être que latent. Le supprimer reviendrait à enlever tout caractère de nécessité à ce contenu. Ce serait alors seulement dans le cas particulier du terme "impressionnisme" que seraient nés des malentendus, mais rien ne nous permettrait plus d'interpréter cette liaison comme remontant à une "loi générale", à un "axiome" du raisonnement. On peut d'ailleurs imaginer de substituer à cette première phrase le texte suivant:

Ce terme, emprunté à la peinture, a été appliqué à la musique depuis Debussy; il est ainsi relativement ancien dans ce domaine.

Toute trace de valeur a ici disparu et, du même coup, tout contenu implicite. Seul subsiste une référence à des connaissances de nature historique (l'époque à laquelle vivait Debussy). Et ces connaissances ne sont pas à strictement parler extradiscursives; elles sont partie intégrante du faisceau de la classe-objet "Debussy".

Nous admettrons, à titre d'hypothèse, que les valeurs sont systématiquement liées à des contenus implicites d'un

type particulier, celui-là même que l'analyse de l'image nous a fait voir.

Il apparaît dès lors pertinent de se poser la question suivante: quel rôle joue cet implicite au regard de l'ensemble du texte? La substitution que nous avons opérée plus haut suggère un lien quasi organique avec la valeur. De fait, une observation même superficielle de l'ensemble de l'article révèle que cette valeur, loin d'être locale, traverse en réalité tout le texte, qu'elle en constitue le fil conducteur sur lequel viennent s'articuler les autres éléments. C'est à travers elle que peut être pensé un ensemble d'événements et de phénomènes historiquement attestés. En ce sens, elle agit à la fois comme un activateur et un modulateur de l'activité discursive. Le texte apparaît ainsi comme la description des conséquences historico-culturelles de la violation d'une règle ("il ne faut pas transférer un terme de son domaine d'origine dans un autre, sous peine de malentendus") et, en ce sens, se situe sans cesse à la limite du prescriptif et du normatif. On peut donc le considérer comme très proche du discours normatif, au sens où l'entend par exemple A. Berrendonner²³). A ce propos, la dernière phrase ne laisse subsister aucun doute.

Le mot reste donc vague, dangereux, et, répétons-le, générateur de grands malentendus.

Le discours se montre ici ouvertement comme une mise en garde, et transforme des valeurs fondamentalement pratiques ou aléthiques ("malentendus", "conception impropre", "impropriété", désigner "assez vaguement") en un avertissement, divisant du même coup les utilisations du terme "impressionnisme" en bonnes et mauvaises.

On pourrait d'ailleurs, suivant en cela les propositions de Berrendonner, se poser la question de l'instance que le

23) A. BERRENDONNER: L'éternel grammairien. Berne, Peter Lang, 1982.

musicologue-lexicographe invoque et qu'il fait fonctionner comme source de la contrainte qui s'exerce sur les utilisateurs du terme décrit²⁴⁾. Or, cette source découle ici directement des valeurs (les impropriétés à l'origine des malentendus), et remonte donc elle aussi à l'implicite du début. Sa force en tant qu'instance exerçant une contrainte, en d'autres termes son pouvoir de conviction, sont à la mesure de la consistance des valeurs utilisées. Or, il se trouve que les mots mêmes de "malentendu" et "impropriété" manifestent des valeurs fortement consistantes. Dans notre culture, le bon fonctionnement de la communication est éclairé positivement, tandis que son dysfonctionnement est perçu comme un mauvais fonctionnement, comme l'absence d'une qualité qu'il convient de rechercher à tout prix.

Une norme ne se construit bien souvent que par référence à d'autres normes. C'est ainsi que dans notre texte, l'emploi impropre d'"impressionnisme" et sa généralisation sont imputés à une mauvaise compréhension de la musique de Debussy. Or, cette mauvaise compréhension est elle-même rapportée à la pression d'une norme ("les canons d'école"). Cette dernière ne peut dès lors que se trouver éclairée négativement, de même que ceux qui l'ont appliquée.

Cette impropriété provient du fait que le terme a ainsi été employé par des musicologues et critiques de l'époque debussyste ou immédiatement post-debussyste, pour qui les audaces du musicien de La Mer (...) n'étaient que manifestations anarchiques et arbitraires par rapport aux canons d'école.

Nous assistons ici à un double jeu sur les valeurs. D'une part, la transition d'une valeur positive à une valeur négative ("audaces" / "manifestations anarchiques et arbitraires"); d'autre part, le passage d'une évaluation à des imputations. Au reste, on voit bien dans cet exemple comment une norme initiale, ex-

24) Op.cit., pp. 37 sqq.

plicitée sous la forme d'une valeur -elle-même renvoyant, comme nous l'avons vu, à de l'implicite-, permet de construire, et par conséquent de légitimer, toute une série d'autres normes, d'autres valeurs manifestant des catégories axiologiques parfois différentes de celles qu'on avait au départ. On est passé ici du pratique à l'esthétique et à l'éthique. Ainsi, au fur et à mesure que s'enchaînent les valeurs, se construit en se complexifiant une image du sujet qui a produit le texte.

CONCLUSIONS

Il ne saurait être question, dans le cadre d'une telle étude, d'analyser ce texte jusque dans ses moindres détails. Nous avons estimé suffisant d'illustrer quelques-unes des notions discutées dans les deux premières parties, et de montrer que la réalité à laquelle elles renvoient entre de plein pied dans la problématique du raisonnement. A ce propos, il nous est apparu que les valeurs, loin d'être de simples éclairages des objets du discours, constituent des objets à part entière. Leur dynamique reste d'ailleurs en grande partie à élucider. Elle nous a cependant semblé d'une nature assez différente de celle des autres objets du discours. En ce sens, ces derniers appelleraient davantage des faisceaux de propriétés et de relations ainsi que d'autres objets qui leur sont sémiotiquement et empiriquement contigus, toutes choses qui se manifestent sous forme de prédications, spécifications, qualifications, etc. Les valeurs, en revanche, nous semblent systématiquement être à l'origine d'une forme d'action, non pas dans le sens d'"agir avec les mots", c'est-à-dire d'une action qui serait simultanée et consubstantielle à la production des mots (cf. la notion de performativité), mais dans le sens d'une régulation virtuelle de certains comportements. Seul un travail de reconstruction de la part du locuté, et finalement, son adhésion, sont susceptibles de transformer cette action virtuelle en action effective. Ce qui n'est bien sûr pas vrai dans

le cas des énoncés performatifs.

Nous terminerons par une brève énumération des points qui, dans cette optique, nous ont paru les plus significatifs.

- * Les valeurs, comme lieu privilégié du discours où il est possible de saisir l'image de celui qui parle (ses représentations, ses croyances, les raisons qui l'incitent à prendre la parole, etc.), et, indirectement, l'image de ceux à qui il s'adresse.
- * Les valeurs, comme lieu où peuvent se lire des dissensions.
- * L'affinité entre les valeurs et les contenus implicites.
- * La propension des valeurs à déboucher sur des formes d'action.
- * La relation qu'il y a entre cette propension à l'action et ce que nous avons nommé la consistance des valeurs. En s'appuyant sur des valeurs fortement consistantes, il est d'autant plus facile de persuader, c'est-à-dire de mettre son auditoire dans certaines dispositions à agir, à croire, etc.